

à vrai dire,

Lettre d'une jeune femme en prison

Extraits de paroles confiées lors d'un atelier d'écriture mené à la Maison d'Arrêt de Beauvais. Mis en place par la compagnie *à vrai dire*, ce travail fut conduit par Vincent Ecrepont, lors de deux sessions de cinq jours successifs en Décembre 200. Cet atelier a accueilli Amandine, Elizabeth, Galina, Isabelle, Lucile, Mélanie, Virginie.

Ecrite à sept mains, cette lettre est un montage de certains de leurs écrits.
Avec leur accord, elle vous est transmise.

à vrai dire
compagnie théâtrale
Vincent Ecrepont
directeur artistique
metteur en scène

Siège social
1 place des Treilles
App. 85
60 000 Beauvais

Adresse courrier
100 rue de la Roquette
75 011 Paris
tél/fax 01 43 56 20 10
compagnie_avraidire@yahoo.fr

siret 422 694 000 000 15
ape 923 A

Cher toi,

Je pose ces mots sur le papier comme je glisserais des murmures à ton oreille. Tu n'entends que des chuchotements car tu es loin. Mais tu m'entends. Alors tu ne m'oublies pas.

Oublier, en voilà une chose terrible. J'oublie de savoir écrire comme j'ai presque oublié de savoir parler. Certains mots qui semblaient naturels, j'en oublie aujourd'hui l'orthographe.

Je pense trop au froid alors j'écris pour me réchauffer. Le stylo au bout de mes doigts me semble être le souffle qui sort de ma bouche. Un souffle qui reste trop souvent en suspend car ici, on « pèse » ses mots par peur de se tromper ou d'être jugée... Mes fautes que je ne corrige plus à l'écrit sont celles que j'ai pu faire dans ma vie. Je t'écris sans me corriger pour que tu me voies telle que je suis, avec mes défauts et aussi mes qualités. Avec ma bonne humeur ou ma mauvaise foi. Tout simplement pour que je sois près de toi. *(Lucile)*

Et toi, penses-tu à moi comme je pense à toi ? *(Isabelle)*

Tu veux savoir comment je vais, je vais te dire où je vis : une cellule prévue pour six personnes avec deux lits de trois étages, une cellule dans laquelle nous sommes parfois bien plus. Il n'y a qu'une porte qui ouvre sur l'extérieur mais nous n'avons pas la clé. Il y a trois fenêtres qui laissent entrer l'air, mais elles laissent surtout entrevoir les vingt-quatre barreaux. Il y a tout : télé, frigo, douche, lavabo et W.C avec porte, le luxe ! La plaque chauffante allumée en permanence *(Isabelle)* vient au secours des deux radiateurs déjà trop occupés à sécher notre linge. *(Virginie)* Autour de tout cela, des murs, humides et crasseux. *(Isabelle)* On a beau frotter, la crasse de plusieurs siècles ne s'enlève pas. Ce ne sont pas les champignons et moisissures qui partent, mais les murs qui s'effritent. Dommage ce ne sont pas ceux qui mènent à la liberté. *(Lucile)*

Je pose un moment le stylo qui me relie à toi et regarde autour de moi. Je me dis que cette cellule reste la même qu'hier et sera la même que même demain. *(Isabelle)* Toi qui me connais bien, tu sais que je conserve des tas de choses qui parfois envahissaient ma chambre. Tu me disais qu'un jour, il faudrait faire « le vide ». Si tu me voyais aujourd'hui, chaque chose conservée a une valeur inestimable. Moi qui suis solitaire et pudique, j'aimerais tellement pouvoir garder mon intimité. Intimité... un si grand mot pour une si petite pièce. *(Mélanie)*

Je vois les filles autour de moi accrocher leurs photos aux murs, elles ne comprennent pas pourquoi, moi qui en ai tant, je ne le fais pas. Ce sont, me disent-elles, autant de moments de joie qu'elles seules connaissent et qui les aident à s'endormir. Et bien moi, je n'accrocherai personne à ce mur, car personne ici n'a sa place. Je préfère les garder bien à l'abri dans leur plastique recouvert d'une pochette en tissu. Ce qui compte, c'est que je les ai près de moi, mais que, surtout elles ne fassent partie d'ici. Je les sors uniquement pour les montrer car je les ai déjà apprises par cœur. Tu me demandes quelles sont mes affaires personnelles. Laisse-moi rire ! Rien n'est personnel ici. Malgré mes, bientôt, vingt-sept mois de détention, je ne compte pas m'installer. Tout est fait pour que je sois prête à partir au plus vite : même sur mon lit, les couvertures sont déjà pliées. Hors de question que je perde du temps si on me dit : « libérée ! ». J'ai laissé mon cœur près de toi et mes rêves, ils sont à la fouille. Ils attendent. Comme moi.

À l'instant où je t'écris, une chanson de Noël au loin parle de « tintinnabuler » ; c'est un joli mot, mais il ne s'accorde pas sur la mélodie des « clés ». J'entends tout et je ne vois rien. Mais je vois clair. Je ne suis pas devenue aveugle. Mes oreilles s'adaptent à la prison, mais pas à la vision. J'aspire au calme de la forêt, au vacarme d'une cascade, au chant du vent dans la montagne, mais je n'ai que les bruits des clés. *(Lucile)* Souvent le matin, je suis réveillée par le bruit des clés dans la serrure. *(Elisabeth)* Alors, j'essaie de me réveiller avant pour que ce bruit ne me sorte pas de mes rêves et me fasse alors réaliser que, ici, c'est le cauchemar. Peur aussi de croire un instant que je suis chez moi et que je dois affronter au réveil, l'inaffrontable. *(Mélanie)* Commence alors une bien étrange symphonie : sirènes, sonneries de téléphone, bruits de clés, bruits du sondage des barreaux *(Virginie)*, bruits de la grande porte d'entrée, voix dans l'escalier, bruits de clés, au loin cris des hommes dans la nuit. *(Elisabeth)* Douleur du corps ou du cœur, comment savoir ? Ces cris je ne les entends maintenant presque plus, j'ai appris à entendre mon propre cœur crier. J'ai aussi compris que s'il y a tous ces cris, c'est pour ne pas que l'on s'entende penser. Et pourtant cela ne m'empêche pas de penser à toi. Tous les jours, tout le temps et dans n'importe quel bruit, je pense à toi. *(Lucile)*

Je pense à toi. Je pense à toi comme si de rien n'était, car je me raccroche à ce qu'il y a de plus fragile en moi. Je pense à toi, ça remplit sans ombre cet univers d'ombres dans lequel je tente d'évoluer. Je pense à toi et pourtant aucun geste n'est esquissé, aucune parole n'est entendue, rien de visible ne se produit. Tu dois bien être là, car je pense à toi. Ceux qui attendent ont une histoire. J'en témoigne par ces mots qui sont pour toi. Je pense à toi. C'est peu. C'est tout. *(Isabelle)*

Sache une autre chose, j'ai changé, entièrement changé. Arrivée ici, j'ai perdu la moitié de moi-même. Ensuite, je me suis vidée : plus de sentiments, plus de sens de l'humour, plus rien. Tout m'a été enlevé. Il me semble même que l'on m'ait enlevée à moi-même. *(Virginie)* Mon cœur et mon cerveau se sont alors anesthésiés pour se protéger. Et puis la grande claque est arrivée lorsqu'ils se sont réveillés. Tout s'est embrouillé, emmêlé et ne s'est pas encore dénoué. Vint alors le refuge de la nourriture : une tartine de *Nutella* pour un cauchemar à effacer, des caramels pour une lettre pas encore arrivée et un gramme en plus pour chaque jour passé. Tu me manques, je regarde le frigo, je prends un kilo ! Il m'a blessé, la plaquette de chocolat ne fera pas la soirée ! Je suis arrivée ici comme une petite fille et je vais repartir en femme. À l'intérieur aussi, j'ai beaucoup changé. Je ne peux même pas t'expliquer en quoi car ce n'est pas tout à fait clair pour moi. Une chose est sûre : je n'ai jamais autant voulu me rapprocher de toi.

Et pourtant malgré tout, malgré toutes ces circonstances, on arrive quand même à rire, enfin... avant de te raconter, il faut que je te précise que le rire ici n'est que paraître. *(Lucile)* Le rire, c'est le propre de l'homme, dit-on. Au sens « propre » du terme, ici rien n'est propre. Heureusement, il y a ces moments de rire. Samedi dernier, à la télé allumée à perpétuité, c'était l'élection de Miss France. Toutes les mêmes, mensurations parfaites, bref, le truc qui énerve bien. J'ai donc décidé de bousculer un peu les traditions. Je suis allé chercher deux morceaux de ruban vert que j'ai noués et j'y ai inscrit « la reine de la capsule » ! Je t'explique, j'ai offert cette écharpe à Zohra, une femme de cinquante-cinq ans que ses enfants appellent « la capsule » parce qu'elle a un gros ventre. En guise de couronne, je lui ai attaché un gros nœud rouge dans les cheveux. Elle ressemblait plus à un œuf de Pâques qu'à une Miss, mais elle m'a fait rire. Elle dansait en imitant « la Rabbi Jacob » comme elle disait. Elle était tellement excitée qu'elle a trébuché sur le lit de Mélanie et s'est alors écrasée sur le miroir de Zaza. Elle avait l'air un peu bête, ce n'était pas vraiment drôle, mais nous, on a éclaté de rire. Briser un miroir ne lui a pas porté malheur puisqu'elle est sortie trois jours plus tard.

Toi qui me connais, tu sais que comme Beaumarchais, je me presse de rire de tout de peur d'avoir à en pleurer. (*Mélanie*)

Pendant deux jours, j'ai interrompu cette lettre car des « bruits parasites » ont fermé mon cœur et je veux t'écrire à cœur ouvert. Il était 17h30 la dernière fois. Heure du repas précédé par le sondage des barreaux. Dans les mains de la surveillante qui vérifient leur solidité, cette barre de fer vient « écraser » les barreaux de la fenêtre en cinq horribles sons qui me semblent tout droit sortis de l'enfer. Je me suis arrêtée de peur de te déranger avec un peu de mon enfer d'ici. Ce n'est pas pour autant que j'ai cessé de penser à toi une seule seconde. Tu es resté présent dans ma tête même si tu ne l'étais pas au bout de mon stylo. Je profite d'un moment de calme pour repartir vers toi.

Chaque après-midi, le temps d'une heure, je pars. Je ne vais pas très loin, je vais là, juste en bas, dans la cour de promenade. Enfin, promenade, c'est beaucoup dire. Mes promenades d'antan duraient plus longtemps et le parcours était plus distrayant. Ici, même « dehors » à ciel ouvert, l'air, à cause des murs ne rentre pas. Un drôle de carré rempli de cailloux qui ont connu bien des choses. Nos jeux, nos rires, nos larmes, nos joies, nos peines. Chaque caillou connaît chacune de nous pour nous avoir un jour écouté parler. (*Lucile*)

D'autres jours, c'est au parloir que nous parlons. Le parloir... Comment t'expliquer une chose aussi bonne et mauvaise à la fois ? Comment te dire comment j'ai été joyeuse et triste à la fois, soutenue et humiliée, seule et entourée. Cette petite pièce faite de tables et de chaises peut paraître vide alors qu'en y regardant de plus près, on se rend vite compte qu'elle est pleine de tout ce que la vie peut nous donner. Tous les sentiments qui existent sur terre se confondent ici et durant 45 minutes, il arrive que l'on passe de l'un à l'autre en une seule minute. On s'assoit à une table et on parle, d'où le nom de parloir. À un moment la surveillante crie : « c'est fini ! » Alors on se lève et on s'en va. Je ne pleure qu'une fois la porte fermée car je veux montrer que je suis forte. (*Lucile*) Les premiers parloirs sont les plus difficiles. Des instants à l'issue desquels il n'est pas facile de faire semblant. (*Elisabeth*) Ensuite la fouille. Quel drôle de mot !... La fouille, ça veut dire qu'on te met à poil pour voir si tu ne fais rien rentrer dans la prison. Quelle drôle d'idée !... Rentrer quelque chose alors que je ne veux qu'une chose : sortir ! (*Lucile*)

Je sens la fin de cette lettre arriver alors je me relis afin de ne rien oublier. Après relecture, je me rends compte des mots que j'ai posés sur le papier et j'ai peur. J'ai peur car je mets mon cœur à nu pour toi et pour personne d'autre. J'ai peur car je sais que chacun de mes mots sera surveillé comme chacun de mes faits et gestes et pour cela j'ai peur qu'ils soient mal interprétés. Autant par toi que par les « autres » qui vont me lire. Une autre peur. Je ne voudrais pas que tu prennes ma lettre pour un « défouloir » ou un appel au secours. Je ne voulais ni m'y plaindre ni attirer une quelconque pitié. Je voulais tout simplement ne pas te mentir. Je voulais me donner entière à toi et même si j'ai conscience que ce que je dis est grave et pesant, c'est ma vie en ce moment. (*Lucile*) Saches que tout ce qui est écrit ici est réel. (*Isabelle*) Alors je ne veux pas m'arrêter à quelques yeux indiscrets et à toi, je veux continuer à me dévoiler. Parce qu'il y a tant de choses que j'aurais voulues te dire. Parce que la vie ne m'en a pas laissé le temps mais que j'ai décidé de le prendre ce temps aujourd'hui pour te dire tout cela. J'espère que tu entendras ma lettre comme j'ai voulu te la dire et que de tous mes maux tu n'en laisseras pas un de côté. (*Lucile*)

Parfois, certaines filles ici perdent la notion du temps, mais moi je ne l'ai jamais perdu. Je sais que dans cinq jours, c'est Noël, et que Noël en prison, c'est un instant dont personne à l'extérieur ne peut concevoir, même en pensées, la détresse. *(Elisabeth)*

Toi qui me connais, tu sais combien j'aimais Noël. Eh bien aujourd'hui je déteste ce mot et ce moment. Je n'ai jamais connu une fête aussi égoïste, une fête réservée aux gens heureux. A Noël ici le monde entier se fout de nous. Même cette télé qui rythme nos journées ne fait qu'en parler. Ne peut-on avoir un peu de répit ? Comme cadeau de Noël cette année je voudrais qu'il n'y ait pas de Noël, tout simplement. Fais-moi plaisir, en pensée ne reste pas près de moi le 24 Décembre car je ne voudrais pas que tu me voies pleurer. Reviens le 25, toi seul peux m'illuminer. *(Lucile)* La jeune fille perdue et déçue par la vie que je suis aimerait tellement trouver en elle une femme remplie d'espoir pour vivre une grande histoire d'amour. Pas pour un jour mais pour toujours. *(Amandine)* Continue de me guider pour mon Année 4 et toutes les prochaines années... Tu n'es pas l'étoile de Noël, mais tu es celle de ma vie.

Tu es le meilleur ami que je puisse rêver d'avoir. Tu es mon ami, mon amour, tout comme un frère ou un fils. S'il y a une âme sœur en amour, tu dois être la mienne en amitié *(Lucile)*

À toi, tout simplement.